

JÉRÉMIE JUNG/SIGNATURES



PHOTO12

Isabelle Carré & Rosa Parks

Alors que *Les Rêveurs*, son premier film en tant que réalisatrice, sort en novembre et qu'elle remonte sur les planches à la rentrée, l'actrice et écrivaine évoque son admiration pour l'icône des luttes antiségrégation aux États-Unis.

PROPOS RECUEILLIS PAR YETTY HAGENDORF

HISTORIA – Quand a eu lieu votre première rencontre avec Rosa Parks?

Isabelle Carré – Rosa Parks a toujours habité mon imagination. Enfant, je ne comprenais pas qu’il puisse exister des bus où les Blancs étaient assis à l’avant et les Noirs à l’arrière, souvent debout. Comme tous les gamins, j’étais très sensible à l’injustice. Adolescente, j’ai été fascinée par le militantisme de Rosa Parks. On la surnommait «la femme qui resta assise» (*the woman who sat down*), pour rendre hommage à celle qui fit se lever tout un peuple. Pour moi, elle était avant tout la femme qui savait dire non. Une chose que je ne parvenais pas à faire. Elle avait une vraie détermination, une persévérance tranquille et un incroyable courage malgré les menaces qu’elle subissait. J’aurais aimé avoir cette force-là.

Qu’est-ce qui vous touche dans son parcours?

Il y a bien sûr son refus de céder sa place à un passager blanc dans un bus à Montgomery (Alabama), en 1955, qui aboutit au boycott massif de la communauté afro-américaine et contraint la Cour suprême à déclarer inconstitutionnelle la ségrégation dans les bus de cette ville. Ce geste héroïque entraîne, en 1964, l’extension de la mesure dans tous les lieux publics aux États-Unis. Mais c’est surtout son engagement au côté des femmes noires qui me bouleverse. Qui se souvient de Recy Taylor, cette jeune Noire, kidnappée et violée par six hommes blancs, dont Rosa organise la défense? Les deux procès n’aboutissent à aucune condamnation, mais Rosa Parks ne baisse pas les bras. Elle intervient aussi pour Claudette Colvin, une adolescente de 15 ans, arrêtée et menottée pour avoir refusé de céder sa place à un homme blanc, et pour Mary Louise Smith, une jeune femme de 18 ans, incarcérée pour les mêmes raisons.

Selon vous, qu’est-ce qui anime Rosa Parks?

Elle est habitée par un profond désir de justice qui va au-delà de toutes les pressions et humiliations qu’elle subit. Elle refuse de baisser les bras après l’échec des deux procès, elle n’hésite pas à se mettre en danger pour Claudette Colvin, arrêtée neuf mois avant elle, ni pour Mary Louise Smith, dont la défense n’a pas été assurée, parce que son père était alcoolique. Comme si la jeune femme était responsable de l’alcoolisme de son père! Il ne faut pas oublier que Rosa Parks a exercé une influence importante sur Martin Luther King Jr et que tous deux ont entretenu une longue collaboration. Avec le recul, je trouve

“Le militantisme de Rosa Parks m’a toujours fascinée. Celle qui était surnommée “la femme qui resta assise” a réussi à faire se lever tout un peuple”

magnifique qu’une femme ait réussi à générer un mouvement aussi important, à une époque où les féministes étaient peu entendues.

Comment s’est forgé son caractère?

Elle travaillait à la ferme de ses grands-parents, tout en fréquentant l’église, puis l’école pour filles de Montgomery, à deux reprises incendiée par le Ku Klux Klan, qui semait la terreur. La nuit, son grand-père montait la garde, armé d’une carabine, pour protéger la maison des attaques racistes. Toute son enfance est impactée par la terreur ségrégationniste. Imaginez ce qui se passe dans la tête d’une adolescente dont on brûle l’école... Elle imagine qu’on cherche à l’empêcher de s’instruire, d’avoir un métier... Ajoutée au déchirement du divorce de ses parents, cette discrimination a dû exalter son désir de se battre.

Votre enfance a-t-elle, comme pour Rosa Parks, influencé vos engagements? Vos grands-parents ont-ils également joué un rôle important dans votre vie?

...

... J'ai grandi dans une famille d'artistes, avec une mère sculptrice et un père designer, qui réussissait tout ce qu'il entreprenait. Mes parents me faisaient confiance. J'ai voulu être danseuse, franchement, j'étais nulle, mais ils ont vu en moi une danseuse! Peut-être étaient-ils aveuglés par le désir profond que leurs enfants choisissent un métier artistique... La mère de Rosa s'est beaucoup occupée d'elle. Elle était très exigeante sur son éducation. Après le divorce de ses parents, Rosa Parks a grandi avec ses grands-parents maternels.

Ma grand-mère comptait beaucoup pour moi, elle était très impliquée dans le bénévolat et s'occupait d'au moins dix associations. Elle était très modeste mais elle donnait tous les mois de l'argent et s'investissait avec sérieux dans le bénévolat: visite de prison, distribution de soupe populaire, etc. Elle m'impressionnait énormément. À l'âge de 20 ans, j'ai essayé de l'imiter. Dès que j'ai eu des sous, j'ai envoyé de l'argent, d'abord à WWF (World Wildlife Fund), pour la sauvegarde des espèces menacées. J'ai même voulu être avocate pour défendre la cause des animaux! J'ai ensuite aidé l'association Un Enfant par la main, après avoir vu une publicité à la télévision. Depuis plus de trente ans, je suis marraine de Pour un sourire d'enfant, association humanitaire découverte lors du tournage de *Holy Lola*, de Bertrand Tavernier, au Cambodge. Et enfin SOS village d'enfants, dont je suis marraine également depuis quelques années et la Fondation pour la recherche médicale. Tout ce qui tourne autour de l'enfant m'intéresse.

Bio express Rosa Parks

Née à Tuskegee, en Alabama, le 4 février 1913, Rosa Parks milite très jeune contre la ségrégation raciale. Au sein de la NAACP (National Association for the Advancement of Colored People), elle enquête sur les crimes racistes dans cet État. Le 1^{er} décembre 1955, son refus de céder sa place à un passager blanc embrase le pays et déclenche un boycott des bus durant plus d'un an. Son geste cristallise des années d'engagement en faveur de la justice sociale et propulse Martin

Luther King Jr. au-devant de la scène. Ne cédant ni aux intimidations ni aux arrestations, Rosa Parks s'installe à Detroit et poursuit son militantisme dans l'ombre du député John Conyers. Décorée de la médaille présidentielle de la Liberté et du *Congressional Gold Medal*, elle participe à la création d'un institut éducatif à son nom. Surnommée « la mère du mouvement des droits civiques », Rosa Parks incarne l'insoumission lucide et le combat non violent face à l'injustice.

“Toute l'enfance de Rosa a été impactée par la terreur ségrégationniste. Cette discrimination a dû exalter son désir de se battre”

Votre premier film *Les Rêveurs* a-t-il un lien avec la vie de Rosa Parks?

D'une certaine façon oui puisqu'il traite de l'enfance et de l'adolescence. Et peut-être avant tout de la confiance. Léona McCauley, la mère de Rosa, a accordé à sa fille une véritable importance. La bienveillance des parents est essentielle. Il ne s'agit pas simplement de la réussite scolaire, il faut aussi être en mesure, comme Léona l'a fait, de s'attacher à leur personnalité et de les accompagner. C'est une question clé pour le développement des jeunes. Le film que j'ai réalisé traite de la fragilité psychologique des adolescents, de l'adolescente que j'ai été dans les années 1980 et du mal-être des adolescentes d'aujourd'hui.

Avez-vous découvert d'autres facettes de Rosa Parks, d'autres éléments de sa vie?

J'ai appris qu'elle avait terminé ses études secondaires à une époque où seulement 7 % des Noirs atteignaient ce niveau, et qu'elle avait travaillé sur la base aérienne de Maxwell près de Montgomery, où la ségrégation était moins forte qu'ailleurs dans le Sud des États-Unis. Cette expérience lui a ouvert les yeux sur les possibilités d'égalité et a nourri son engagement. Elle a aussi exercé plusieurs métiers: couturière, aide-soignante et femme de ménage pour un couple blanc progressiste qui l'a encouragée à militer pour ses droits.

La question de la légitimité, évidente pour Rosa Parks, vous a longtemps préoccupée?

Je ne pourrai jamais me comparer à elle. Son combat est éminemment légitime. À son opposé, j'ai été une petite fille et même une adulte longtemps incapable de dire non.

La question de la légitimité résonne en moi depuis longtemps. Un jour, un journaliste m'a demandé: «Qu'est-ce que le féminisme pour vous?» J'ai répondu: «Faire entendre ma voix.» L'autrice britannique Deborah Levy racontait qu'elle ne parvenait pas à couper la parole aux gens. Elle parlait avec une toute petite voix, un peu comme Charlotte Gainsbourg. Écrire lui a donné une voix dans tous les sens du terme. Rosa Parks en tête, mais aussi Deborah Levy sont des femmes qui m'ont ouvert un chemin sur lequel glisser mes pas.

Comment l'exemple de ces femmes a-t-il influencé votre parcours?

Je me suis mise à l'écriture très tard. Lors d'un atelier, Philippe Djian m'a dit que j'avais des facilités. Je suis sortie en me répétant, incrédule, «bon sang, il a bien dit que j'avais des facilités!», alors que j'écris depuis longtemps en enfermant mes cahiers dans un placard. Ensuite, il y a eu Philippe Godot, qui m'a suggéré de réaliser un film adapté de mon premier roman, *Les Réveurs*, et qui l'a produit. «Pas du tout, ce n'est pas ma place!» lui avais-je répondu. Finalement, j'avais besoin d'une voix masculine qui me conforte et me dise: «Tu es capable de le faire.»

Bio express Isabelle Carré

Formée au Cours Florent, Isabelle Carré impose rapidement sa présence douce et sa justesse émotionnelle dans le cinéma et le théâtre français. Avec des rôles intenses comme dans *La Femme défendue* (1997), *Se souvenir des belles choses* (2001) – qui lui vaut le César de la meilleure actrice en 2003 –, *Entre ses mains* (2005) ou *Les Émotifs anonymes* (2010), elle accumule les distinctions: prix Romy-Schneider (1998), deux Molières pour *Mademoiselle Else*

(1999) et *L'Hiver sous la table* (2004). Elle publie un premier roman en 2018. Profondément concernée par les questions sociales et environnementales, elle n'hésite pas à mobiliser sa notoriété et à s'investir personnellement, avec constance et discrétion, pour défendre les enfants, les femmes, les personnes en difficulté. Elle est sur les planches, à partir du 18 septembre, au théâtre de la Renaissance à Paris, pour interpréter, aux côtés de Bernard Campan, *Un pas de côté*, d'Anne Gifféri.

Vous auriez grandi en Alabama dans la première moitié du XX^e siècle, auriez-vous rejoint le combat de Rosa Parks?

J'aurais été beaucoup trop pleutre et timide. J'ai parcouru un long chemin pour parvenir à prendre la parole dans un livre, puis mettre en scène et diriger une équipe. J'ai longtemps été introvertie. Voilà pourquoi j'admire autant les femmes qui s'autorisent à dénoncer, vont sur le devant de la scène, ne se planquent pas derrière un personnage. Peut-être aurais-je été capable de l'accompagner dans les manifestations, mais en silence, derrière elle. 📖

“Je ne pourrai jamais me comparer à Rosa Parks. Son combat est éminemment légitime. À son opposé, j'ai été une petite fille et même une adulte longtemps incapable de dire non”